

Le labyrinthe du mystère
Esther Kahn. Arnaud Desplechin

Jacques Kermabon

Number 103-104, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23804ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Kermabon, J. (2000). Review of [Le labyrinthe du mystère / *Esther Kahn. Arnaud Desplechin*]. *24 images*, (103-104), 61–61.

LE LABYRINTHE DU MYSTÈRE

PAR JACQUES KERMABON

ESTHER KAHN ■ Arnaud Desplechin

Éblouissant portrait des premiers pas d'une comédienne, *Esther Kahn* captive d'un bout à l'autre sans que jamais on puisse éclaircir complètement la nature de cette fascination. Tandis que les images découvrent la grisaille de bâtiments censés représenter les quartiers pauvres londoniens de la fin du XIX^e siècle, la voix d'un narrateur omniscient engage le récit dans le charme d'une biographie romanesque. Mais le rythme temporel du film n'épouse pas celui d'une continuité homogène. Il orchestre plutôt de longues séquences, ponctuées, sans systématisme aucun, par des fondus à l'iris, comme autant d'épisodes arrachés à la vie du personnage principal. De même Arnaud Desplechin filme-t-il sans quasiment recourir au champ-contrechamp, ce leurre d'une causalité mécanique et d'un enchaînement sans faille. Il privilégie la justesse du moment, l'incarnation des personnages et la charge émotionnelle de chaque scène offerte aux spectateurs dans sa transparente opacité.

On peut en effet restituer sans peine l'itinéraire raconté par le film. Une enfant différente, vilain petit canard d'une famille de modestes tailleurs juifs, se révèle grâce au théâtre. On suit sa vie, à travers quelques étapes: son enfance passée «à côté de la vie réelle des choses pour lesquelles elle révèle peu d'intérêt», sa façon de scruter les autres et de les imiter, puis sa découverte du théâtre, son initiation sexuelle, ses débuts sur les planches, le vertige incomparable du bonheur de jouer. Cette montée en puissance d'une actrice d'exception, ponctuée des blessures physiques qu'elle subit ou qu'elle s'inflige elle-même, évoque les étapes d'un rituel initiatique.

Mais si mystique il y a, c'est celle de l'art dramatique. À propos de son film, Arnaud Desplechin a évoqué *L'enfant sauvage*. L'inadaptée Esther Kahn trouve son docteur Itard en la figure de Nathan, un



Un univers composé avec une intensité et une richesse de matière humaine.

acteur moyen (interprété à la perfection par Ian Holm) qui se révèle un parfait mentor. Mais on peut aussi songer à ce que le réalisateur de *La nuit américaine* martelait à Alphonse (Jean-Pierre Léaud): «La vie privée est boîteuse pour tout le monde. Les films sont plus harmonieux que la vie [...]. Les gens comme toi, comme moi, tu le sais bien, on est fait pour être heureux dans le travail, dans notre travail de cinéma.» À ceci près qu'à aucun moment d'*Esther Kahn* n'est avancé un credo aussi explicite. Simple, toute l'énergie de cette jeune femme habitée, l'apprentissage de la vie et le sacrifice de la vie convergent vers l'accomplissement de son art. Elle décide de perdre sa virginité comme si c'était un pas vers le but qu'elle s'est fixé, après que Nathan lui ait signifié qu'elle ne peut pas refuser le monde et qu'elle doit passer par cette expérience. Et quand elle le fait avec le partenaire qu'elle s'est choisi, elle se déshabille consciencieusement dans la salle de bain de l'hôtel avant de pénétrer dans la chambre comme si elle entraînait en scène. Plus tard, alors qu'elle supplie son amant, un critique dramatique: «Ne me fais pas de mal avant que je joue», il lui répond: «Je ne te fais pas de mal, tu es une machine.» Les planches incarnent pour elle le lieu d'une jouissance unique, d'une paix et d'un accord inégalés. Pour approcher cet indicible, Desplechin prend le parti jus-

tement de ne pas le dire. Quand Esther Kahn entre en scène, paroles et bruits sont étouffés et laissent la place à une musique (signée Howard Shore) tandis que la caméra accompagne les déplacements de l'actrice dans un état second. D'où vient cet état, don ou maléfice, qui lui confère ce statut si particulier devant lequel ses partenaires s'inclinent?

L'équation Esther Kahn ne se résout pas plus dans la psychologie tant, entre la mère qualifiée de folle par ses filles et le comportement exalté de l'actrice dans sa vie, le film défie toute frontière entre logique et déraison.

Arnaud Desplechin filme comme s'il se posait à lui-même les questions qu'il nous suggère. Il y parvient en composant un univers avec une intensité et une richesse de matière humaine, sensible, intellectuelle telles que toute tentative de réponse se perd dans le labyrinthe du mystère Esther Kahn. ■

ESTHER KAHN

France-Royaume-Uni 2000. Ré.: Arnaud Desplechin. Scé.: Desplechin et Emmanuel Bourdieu. Ph.: Éric Gautier. Mont.: Hervé de Luze et Martine Giordano. Mus.: Howard Shore. Int.: Summer Phoenix, Ian Holm, Fabrice Desplechin, Frances Barber, Laszlo Szabo, Emmanuelle Devos. 157 minutes. Couleur.